

du leur. J'ai même remarqué que le même village, le même fleuve, le même lac et la même mer portent plusieurs noms, suivant que l'explorateur l'a appris de telle ou telle peuplade.

— Oh ! exclama tout à coup Paul en se retournant vivement pour frapper un chien qui venait, en aboyant, de lui saisir le mollet.

— Quittes ! fit Criquet en se relevant ; le chien c'est moi, et vous êtes le bœuf.

— Parbleu ! voilà une blague bien spirituelle, fit Paul vexé. Faire ce que tous les gamins de la rue font, en imitant les roquets ; elle est belle, la revanche !

— N'empêche que vous avez eu peur et que nous sommes quittes.

— Allons, grands enfants, allez dormir ! fit Henri en souriant.

Dix minutes après, Criquet veillait pour ses amis livrés au sommeil.

XVIII

UNE MARTYRE

Pendant que nos amis dorment allons au camp des démons, nous y trouverons une ange. Catherine est là.

Elle gémit. Elle se meurt.

Son abondante chevelure tombe en désordre sur ses épaules à peine couvertes. Ses joues sont amaigries, pâlies, ses beaux yeux sont voilés, ses paupières sont bistrées. Ce n'est plus Catherine, c'est son ombre. Ce n'est plus une femme, c'est une martyre. Le désespoir la consume. Son cœur est triste comme la tombe. Elle se meurt, son âme ne vit que de souvenirs.

Elle est assise sur un colis, un négrier la garde. On lui a disposé un abri sous un arbre.

Calao vient à elle, il la contemple, non, il l'inspecte. Il fronce le sourcil, elle demeure immobile.

— Chère enfant, dit le bandit d'une voix mielleuse, pourquoi vous lamenter ainsi ?

Pas de réponse.

— Vous refusez toute nourriture, vous voulez donc mourir ?

— Laissez-moi m'éteindre paisiblement, misérable ?

— Oh ! je ne veux pas votre mort, ma belle enfant ; je veux au contraire que vous viviez pour être heureuse. J'exige de mes hommes un dévouement absolu envers vous. Si l'un d'eux vous manque de respect, dites-le-moi, je le châtierai immédiatement.

— Oh ! laissez-moi, votre présence m'est odieuse.

— Chère enfant, pourquoi méconnaître à ce point mes bonnes dispositions pour vous ? calmez-vous, vous avez en moi un ami sincère.

— Vos prétendues bontés me font horreur. Donnez-moi la mort sans plus tarder ; c'est le seul témoignage d'intérêt que je vous réclame.

— Vous faire mourir, jamais ! je voudrais....

— Je ne désire qu'une chose, que vous me laissiez seule pleurer sur mon infortune.

— Moi, je veux qu'au lieu de gémir vous conserviez votre beauté, vos charmes, votre fraîcheur, votre....

— Traître et lâche, vous êtes dans votre rôle, dit Catherine d'une voix froidement réfléchie.

— Pas d'emportement, chère demoiselle ; la colère est mauvaise conseillère. Lorsque je dis : je veux, il faut que ma volonté soit exécutée.

— Pourquoi me torturer ainsi, bandit ? Que voulez-vous faire de moi ?

— Loin de songer à vous faire souffrir, je ne cherche qu'à assurer votre bonheur, ingrate amie.

— Infâme, je n'ai rien de bon à attendre de vous.

— Vous êtes bien injuste et bien dure envers moi. J'ai quitté Naples avec des intentions qui sont loin d'être celles que vous me supposez.

— Oh ! s'écria Catherine, comme mue par la douleur que produit un fer rouge.

— Je n'ai en vue que votre bonheur, je vous le répète.

— Et qu'as-tu fait de mon frère, bandit ?

— Votre frère, il nous suit.

— Lui ? O mon Dieu !

— Lui et M^r Henri.

— Est-ce sincère, ce que vous dites ?

— Je le jure.

— S'il est vrai qu'ils nous suivent, pourquoi ne les appelez-vous pas près de vous ? Pourquoi ne me rendez-vous pas à eux ?

— Cela m'est impossible en ce moment.

— Vous dites que Paul et Henri nous suivent, vous mentez !

— Je ne mens point ! Ils sont à Membew. Voulez-vous les voir de loin ?

— Oh oui ! oh oui !

— Eh bien, vous les verrez, ils ne sont qu'à dix-huit ou vingt lieues de nous. Mais prêtez-moi toute votre attention, ne m'interrompez pas et n'oubliez point que toute résistance est inutile. Vous serez sultane, sultane d'un roi nègre.

— C'est là une infamie digne de vous.

— Votre grâce, votre beauté, vos talents et votre intelligence vous rendront maîtresse absolue de ce souverain, vous ferez de lui un esclave.

— Oh ! vendue ! esclave.



DEUX TORTIONNAIRES RAPPELAIENT LA PAUVRE MARTYRE A LA VIE. (P. 131.)

— Maîtresse, oui ; esclave, non. Vous serez reine lorsque vous le voudrez !

— O mon Dieu ! s'écria Catherine en se jetant à genoux, de grâce ! reprenez-moi l'existence que vous m'avez donnée !

— Ma belle exaltée, cette petite comédie ne sert à rien ; quoi que vous puissiez dire, vous serez sultane favorite.

— Non, je préfère mille fois la mort !

— Vous vivrez, je le veux, il le faut. Ecoutez-moi : Henri et Paul, accompagnés de deux autres Européens et de deux noirs, me poursuivent, dans l'espoir de vous reprendre.

— Mon frère ! Henri !

— Je pourrais les faire cerner et massacrer dans l'espace de quelques heures, je ne le fais pas. J'ai besoin de vous et d'eux. Néanmoins, notez bien ceci : le jour où vous mettrez fin à votre existence, je ferai saisir et égorger votre frère et ses amis.

— Assassin !

— Je vous ai cédée, à Louma, roi nègre très puissant. Je veux, en vous remettant entre ses mains, que vous ayez conservé toute votre beauté et tous vos charmes. Si je remarque que vous ne soignez pas ce que je considère comme ma propriété, si vous avariez ma marchandise, si vous la rendez invendable, je me vengerai et voici comment : Je ferai prendre votre frère, Henri et ses compagnons. Amenés dans mon camp, ils seront solidement attachés à des poteaux placés à égale distance et formant cercle. Vous serez le centre de ce cercle infranchissable. Là, dans l'espace demeuré libre, sous les yeux de vos amis et défenseurs impuissants, je vous livrerai à mes hommes, qui feront de vous tous ce qu'ils voudront.

« J'aime à croire que, par affection pour votre frère et ses amis, vous ne me contrairez pas à prendre ce parti.

« Vous serez raisonnable et je vous livrerai au nègre Louma avec qui vous agirez comme il vous plaira. Entendons-nous bien, cependant. J'exige qu'à un certain moment désigné par moi vous vous éloigniez de sa tente et que vous veniez vous constituer à nouveau prisonnière, pour être revendue à un autre roi dont vous vous ferez aimer et avec qui vous me ferez faire alliance. J'ai besoin de son assentiment et de son concours pour ramasser les noirs des pays circonvoisins. J'ai dit. La vie de ceux que vous aimez et qui vous sont si dévoués me répond de votre soumission.

— Vous êtes donc sans pitié, monsieur ? disait en sanglotant l'infortunée Catherine. Vous me voyez à votre merci, vous demandant grâce à genoux. Seigneur, laissez-vous toucher, vous avez un cœur, pensez à votre mère, si elle était esclave, si elle demandait la mort en grâce. Oh ! votre sœur est une femme comme moi, pitié ! pitié en son nom ! donnez-moi la mort, plutôt que le sort que vous me réservez. Dieu vous voit, écoutez la malheureuse qui se traîne sepliante à vos pieds. Seigneur, vous êtes riche, que peut vous faire le bénéfice de ma vente ? Je vous donnerai tout ce que je possède, toute ma fortune, pitié ! Mon Dieu tout-puissant, daignez toucher son cœur, exaucez la prière de votre humble servante. Faites qu'il soit heureux

pour la grâce qu'il m'accordera Oh ! vous aurez pitié, n'est-ce pas, monsieur ? vous ne me livrez pas à vos hommes ; vous ne ferez de mal ni à mon frère, ni à son ami ; ils ne vous ont jamais causé aucun préjudice. Vous avez seulement voulu me faire peur, n'est-ce pas ? Vous avez voulu plaisanter ; vous avez voulu voir si j'aimais mon frère ; vous ne ferez pas ce que vous venez de dire ; oui, je le vois, vous souriez, vous avez voulu...

— J'ai décidé que vous serez sultane ou esclave, et vous le serez. C'est mon dernier mot, interrompit le fauve en se retournant. Catherine tomba évanouie au pied de l'arbre qui lui servait d'abri.

— Et toi, Cadour, pour avoir toléré cette scène, tu mourras, ajouta-t-il en brûlant la cervelle au négrier qui gardait l'infortunée.

Sur les ordres du Calao, deux tortionnaires rappelaient la pauvre martyre à la vie et la forçaient à avaler quelques aliments.

Le négrier appela un de ses hommes, un chef, et lui dit :

— Prends quarante hommes, va à la rencontre des blancs qui nous suivent et place-toi derrière eux, sans qu'ils soupçonnent ni tes hommes ni leurs traces. Voici ce que je veux : nous camperons ici jusqu'à ce que ces idiots puissent s'approcher assez pour nous voir et être vus de l'esclave blanche. Dès qu'elle aura constaté la présence réelle de ses défenseurs, nous nous éloignerons rapidement. Si les blancs, par un événement imprévu, nous serraient de trop près, tu les arrêterais à temps. En tout cas, tu t'arrangeras pour les faire dévier un peu de leur route afin de me donner le temps de regagner les vingt lieues d'avance que je tiens à conserver sur eux. Si l'un d'eux était tué par quelqu'un des tiens, tu me payerais ce fait de ta tête, j'ai besoin qu'ils vivent, va ! Tu les trouveras sur notre piste, ils ne peuvent suivre aucun autre itinéraire.

XIX

AMITIÉS

— Henri, disait Paul tout en marchant, le bandit nous distance, nous ne pourrons l'atteindre, nous ne pourrons que venger ma sœur.

— Paul, je souffre, autant que vous, peut-être, de cette impuissance ;